

Charles Perrault, *Les Fées*, in *Histoires ou Contes du temps passé*, 1697.

Document A : Martine Hennard Dutheil de la Rochère et Véronique Dasen, « Des *Fata* aux fées : regards croisés de l'Antiquité à nos jours », *Études de lettres* [En ligne], 3-4 | 2011, mis en ligne le 15 décembre 2014, consulté le 13 juin 2018. URL : <http://journals.openedition.org/edl/136>

Dans une célèbre tirade de *Romeo and Juliet*, Mercutio s'emporte en accusant Roméo amoureux d'avoir été visité nuitamment par la Reine Mab, « the fairies' midwife » (« la sage-femme des fées » mais aussi « l'accoucheuse des rêves »), dans une description fantastique qui influencera durablement l'imaginaire féerique. L'ami de Roméo décrit la Reine Mab comme un personnage minuscule perché sur le nez des dormeurs, qui a la capacité de traduire en rêve leurs vœux, espoirs, craintes ou désirs les plus secrets. Prenant une tournure érotique et inquiétante au gré de l'imagination de Mercutio, la figure se métamorphose en une vieille femme pressant les jeunes filles endormies dans une image qui mêle les angoisses du cauchemar (le succube), l'étreinte amoureuse et les douleurs de l'enfantement.



Document B : William Shakespeare, *Roméo et Juliette*, Acte I, Scène 4, 1597.

(Ils s'apprêtent à se rendre au bal des Capulet)

ROMÉO. – En allant à cette mascarade, nous avons bonne intention, mais il y a peu d'esprit à y aller.

MERCUTIO. – Peut-on demander pourquoi ?

ROMÉO. – J'ai fait un rêve cette nuit.

MERCUTIO. – Et moi aussi.

ROMÉO. – Eh bien ! Qu'avez-vous rêvé ?

MERCUTIO. – Que souvent les rêveurs sont mis dedans !

ROMÉO. – Oui, dans le lit où, tout en dormant, ils rêvent la vérité.

MERCUTIO. – Oh ! Je vois bien, la reine Mab vous a fait visite. Elle est la fée accoucheuse et elle arrive, pas plus grande qu'une agate à l'index d'un alderman, traînée par un attelage de petits atomes à travers les nez des hommes qui gisent endormis. Les rayons des roues de son char sont faits de longues pattes de faucheux ; la capote, d'ailes de sauterelles ; les rênes, de la plus fine toile d'araignée ; les harnais, d'humides rayons de lune. Son fouet, fait d'un os de griffon, a pour corde un fil de la Vierge. Son cocher est un petit cousin en livrée grise, moins gros de moitié qu'une petite bête ronde tirée avec une épingle du doigt paresseux d'une servante. Son chariot est une noisette, vide, taillée par le menuisier écureuil ou par le vieux ciron, carrossier immémorial des fées. C'est dans cet appareil qu'elle galope de nuit en nuit à travers les cerveaux des amants qui alors rêvent d'amour sur les genoux des courtisanes qui rêvent aussitôt de courtoisies, sur les doigts des gens de loi qui aussitôt rêvent d'honoraires, sur les lèvres des dames qui rêvent de baisers aussitôt ! Ces lèvres, Mab les crible souvent d'ampoules, irritée de ce que leur haleine est gâtée par quelque pommade. Tantôt elle galope sur le nez d'un solliciteur, et vite il rêve qu'il flaire une place ; tantôt elle vient avec la queue d'un cochon de la dime chatouiller la narine d'un curé endormi, et vite il rêve d'un autre bénéfice ; tantôt elle passe sur le cou d'un soldat, et alors il rêve de gorges ennemies coupées, de brèches, d'embuscades, de lames espagnoles, de rasades profondes de cinq brasses, et puis de tambours battant à son oreille ; sur quoi il tressaille, s'éveille, et, ainsi alarmé, jure une prière ou deux, et se rendort. C'est cette même Mab qui, la nuit, tresse la crinière des chevaux et dans les poils emmêlés durcit ces nœuds magiques qu'on ne peut débrouiller sans encourir malheur. C'est la stryge qui, quand les filles sont couchées sur le dos, les étirent et les habitue à porter leur charge pour en faire des femmes à solide carrure. C'est elle...

ROMÉO. – Paix, paix, Mercutio, paix. Tu nous parles de riens !

MERCUTIO. – En effet, je parle des rêves, ces enfants d'un cerveau en délire, que peut seule engendrer l'hallucination, aussi insubstantielle que l'air, et plus variable que le vent qui caresse en ce moment le sein glacé du nord, et qui, tout à l'heure, s'échappant dans une bouffée de colère, va se tourner vers le midi encore humide de rosée !

BENVOLIO. – Ce vent dont vous parlez nous emporte hors de nous-mêmes : le souper est fini et nous arriverons trop tard.

Document C : Franco Zeffirelli, *Roméo et Juliette*, 1968. [<https://www.youtube.com/watch?v=76jtoSFDJx4>]

Acte I, scène 3.
Entrent MACBETH et BANQUO.

MACBETH

— Je n'ai jamais vu un jour si sombre et si beau.

BANQUO

— À quelle distance sommes-nous de Fores ?
Quelles sont ces créatures — si flétries et si farouches
dans leur accoutrement, — qui ne ressemblent pas
aux habitants de la terre, — et pourtant sont sur la
terre ? Vivez-vous ? Êtes-vous quelque chose —
qu'un homme puisse questionner ? On dirait que
vous me comprenez, — à voir chacune de vous
placer son doigt noueux — sur ses lèvres de
parchemin... Vous devez être femmes, — et
pourtant vos barbes m'empêchent de croire — que
vous l'êtes.

MACBETH

Parlez, si vous pouvez... Qui êtes-vous ?

PREMIÈRE SORCIÈRE

— Salut, Macbeth ! salut à toi, thane de Glamis !

DEUXIÈME SORCIÈRE

— Salut, Macbeth ! salut à toi, thane de Cawdor !

TROISIÈME SORCIÈRE

— Salut, Macbeth qui plus tard seras roi !

BANQUO

— Mon bon seigneur, pourquoi tressaillez-vous, et
semblez-vous craindre — des choses qui sonnent si
bien ?

Aux sorcières.

Au nom de la vérité, — êtes-vous fantastiques, ou
êtes-vous vraiment — ce qu'extérieurement vous
paraissez ? Vous saluez — mon noble compagnon de
ses titres présents et de la haute prédiction — d'une
noble fortune et d'un avenir royal, — si bien qu'il en
semble ravi. À moi vous ne parlez pas. — Si vous
pouvez voir dans les germes du temps, — et dire
quelle graine grandira et quelle ne grandira pas, —

parlez-moi donc, à moi qui ne mendie et ne redoute
— ni vos faveurs ni votre haine.

PREMIÈRE SORCIÈRE

Salut !

DEUXIÈME SORCIÈRE

Salut !

TROISIÈME SORCIÈRE

Salut !

PREMIÈRE SORCIÈRE

— Moindre que Macbeth, et plus grand !

DEUXIÈME SORCIÈRE

— Pas si heureux, pourtant bien plus heureux !

TROISIÈME SORCIÈRE

— Tu engendreras des rois, — sans être roi toi-
même ; — donc, salut, Macbeth et Banquo !

PREMIÈRE SORCIÈRE

— Banquo et Macbeth, salut !

MACBETH

— Demeurez, oracles imparfaits, dites-m'en
davantage. — Par la mort de Sinel, je le sais, je suis
thane de Glamis, — mais comment de Cawdor ? Le
thane de Cawdor vit, — gentilhomme prospère ; et,
quant à être roi, — cela n'est pas plus dans la
perspective de ma croyance — que d'être thane de
Cawdor. Dites de qui — vous tenez cet étrange
renseignement, ou pourquoi — sur cette bruyère
désolée vous barrez notre chemin — de ces
prophétiques saluts. Parlez, je vous l'ordonne.

Les sorcières s'évanouissent.